

W 186  
37

# ÉTUDES

SUR

# LES FACULTÉS MENTALES DES ANIMAUX

COMPARÉES A CELLES DE L'HOMME

PAR

UN VOYAGEUR NATURALISTE

(J. C. HOUZEAU)

—  
TOME DEUXIÈME



MONS

NECTOR MANCEAUX, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

PARIS. — HACHETTE ET C<sup>o</sup>, LIBRAIRES

BRUXELLES. — HENRI MANCEAUX, LIBRAIRE

1872

TOUS DROITS DE TRADUCTION RÉSERVÉS

## DEUXIÈME PARTIE.

### L'ÊTRE INTELLIGENT.

—

#### SECTION IV.

### SENTIMENTS ET PASSIONS.

Nous sommes tellement habitués à regarder la sensibilité comme un caractère distinctif du règne animal, que nous n'hésitons pas à l'attribuer à toutes les espèces. Ce serait néanmoins une erreur de mesurer partout cette sensibilité par la nôtre. Les animaux inférieurs paraissent beaucoup moins sensibles que ceux des ordres plus élevés, soit à la douleur, soit aux différentes impressions extérieures.

Déjà, parmi les mammifères, on aperçoit que ce caractère commence à s'éteindre. Ainsi nous voyons que les chevaux continuent à travailler après que le harnais ou la selle ont produit des plaies énormes, qui ont à supporter une pression et une friction. Des plaies semblables, placées par exemple sous les bretelles du havre-sac, détermineraient chez nos soldats de très-vives souffrances, amèneraient la fièvre, et mettraient bientôt l'homme hors de service. La sensibilité a donc ses degrés ; et plus on descend vers les ordres inférieurs d'animaux, plus la dureté physique se manifeste.

Les crustacés et les insectes s'inquiètent peu de la perte d'un membre aussi longtemps qu'ils conservent la faculté de se déplacer. Après qu'on leur a arraché une patte, ils s'en vont posément, et se mettent à manger comme auparavant.

Prenons une abeille commune, dont nous retrancherons l'abdomen, et présentons-lui une goutte de miel ; nous la verrons tomber avidement sur cette nourriture, et s'en repaître comme si elle n'éprouvait aucune douleur. Il arrive que des oiseaux surprenant des hannetons (*Melolonta vulgaris*), leur percent l'abdomen à coups de bec. On a vu de ces insectes dont le corps était ainsi presque tout dépouillé de ses viscères. Et cependant le hanneton continuait ses occupations ordinaires, et semblait ne s'apercevoir de rien<sup>1</sup>.

Les rayonnés n'attachent pas de prix à leurs membres. Les méduses, par exemple la cyanée chevelue (*Cyanea capillata*), abandonnent leurs tentacules, retenus par des obstacles, plutôt que de s'arrêter dans leur course. Les astéries cassantes (*Ophiocoma*) tombent en pièces à la moindre émotion. Les actinies (*Actinia*), coupées à travers la base, et n'ayant plus que la bouche et les tentacules, se jettent sur leur proie comme si elles ignoraient qu'elles n'ont plus d'estomac. La nourriture ne fait que passer au travers, dit Johnston, comme elle sortirait au cou d'un homme décapité, qui prendrait quelque chose dans la bouche et qui l'avalerait.

Il est donc difficile de douter que la sensibilité ne s'émeusse dans certaines classes ou certains ordres d'animaux. L'irritabilité distingue toute la série animale ; mais la sensibilité physique n'accompagne pas d'une manière uniforme l'irritabilité. Nous finissons dans les spongiaires, comme dans les plantes, par ne plus trouver de signes extérieurs de la douleur. Il ne faut donc pas s'étonner si la sensibilité ne se montre que par degrés et n'atteint pas immédiatement son terme le plus élevé.

1. Kirby et Spence, Introduction to entomology ; let. ij. — Ainsi que remarquent ces naturalistes, Shakspeare n'était pas fidèle à l'observation de la nature lorsqu'il s'écriait, dans un mouvement de sensibilité généreuse :

« . . . . . The poor beetle that we tread upon  
In corporeal sufferance finds a pang as great  
As when a giant dies. . . . . »

(Shakspeare, Measure for measure ; act. III, sc. i.)

## CHAPITRE I.

## DE LA DURETÉ ET DE LA SENSIBILITÉ EN GÉNÉRAL.

De la sensibilité dépend une classe entière de phénomènes, dont nous allons aborder l'examen. La conduite d'un individu donné, envers le monde extérieur, révèle une disposition particulière de sa nature, dont les extrêmes sont la douceur et la brutalité. Dans ses rapports avec le monde qui l'entoure, l'être complètement brutal n'établit aucune différence entre ce qui vit et ce qui ne vit point. Il ne connaît de peine et de plaisir que dans ce qui le touche directement. Sa sensibilité est toute subjective; hors de lui-même, il traite tout ce qui existe comme des corps inertes.

Mais cette disposition extrême ne présente qu'une face du tableau. Beaucoup d'êtres manifestent, au moins dans quelques circonstances, une sensibilité qui modère leur conduite envers les autres êtres vivants. Ce n'est pas encore, à proprement parler, une affection sociable, car ce n'est pas un intérêt réel pour autrui. On n'y trouve d'abord qu'une simple répulsion personnelle pour la douleur en général et toutes ses manifestations extérieures, un attrait pour le plaisir et pour les signes qui l'annoncent, partout où ils viennent à se présenter. L'être agit encore dans son égoïsme : il ne pratique pas la douceur pour la douceur même, mais à cause du tableau qui doit réagir sur lui <sup>1</sup>.

1. Tel était apparemment le caractère du sentiment que Térence exprime dans le vers célèbre

« Homo sum : humani nihil a me alienum puto. »

(Térence, *Heautontimorumenos*; act. I, v. 25.)

L'idée de l'humanité chez les Romains n'était pas celle d'une solidarité véritable, d'une fraternité morale; elle résultait simplement du plaisir et de la peine que le tableau de ses semblables pouvait produire sur un sujet égoïste. Comparez *Cicéron*, *De legibus*, lib. I, et *De officiis*, lib. I, cap. 9; *Sénèque*, *Epistola* 95.

Tel est le caractère des manifestations, réglées par la sensibilité, que je vais considérer dans ce chapitre, et qui partant d'une dureté absolue envers les êtres extérieurs, finissent par être insensiblement mitigées.

#### CRUAUTÉ ET COMBATIVITÉ.

Les carnassiers, soit mammifères, oiseaux, reptiles, poissons, insectes ou mollusques, ne considèrent la proie vivante que comme une subsistance qu'ils vont s'approprier. Ils sont insensibles à ses souffrances. Le spectacle des convulsions et de l'agonie n'a pas plus d'influence sur eux que sur nos bouchers. Bien plus, ils ont un appétit à satisfaire, et ne peuvent s'emparer de leurs victimes sans plaisir.

Le chat, après avoir blessé la souris, s'exerce longtemps à la lâcher et à la reprendre. Il trouve dans ce jeu cruel un incontestable plaisir. L'aigle à tête blanche (*Falco leucocephalus*), dit Audubon, fait ses délices d'un pauvre cygne sans défense. « Il jette un cri de joie lorsqu'il sent les dernières convulsions de sa victime, périssant sous ses efforts redoublés pour lui rendre la mort aussi douloureuse que possible <sup>1</sup>. »

On peut dire que le caractère universel du carnassier qui se nourrit de proie vivante, c'est la brutalité. Le carnassier qui vit de la chair morte, et l'herbivore, n'ont pas les mêmes motifs pour commettre des actes de barbarie. Cependant ils montrent bien souvent la plus complète indifférence pour le plaisir ou la douleur des autres êtres de la création. Ils écrasent sous les pieds les petits animaux, sans se soucier de leurs cris ni de leurs souffrances ; et s'ils ne marchent pas sur ceux d'un gros volume, c'est apparemment pour la convenance de leurs mouvements plutôt que par douceur de caractère.

Sur ce fonds de brutalité absolue, nous verrons apparaître tout à l'heure certaines manifestations, témoignant d'une

1. Audubon, Ornithological biography; vol. I, p. 161.